Document generated on 07/17/2025 2:21 p.m.

Inter
Art actuel

Mythanalyse des liens

Hervé Fischer

Number 101, Winter 2008–2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45487ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fischer, H. (2008). Mythanalyse des liens. *Inter*, (101), 21–22.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

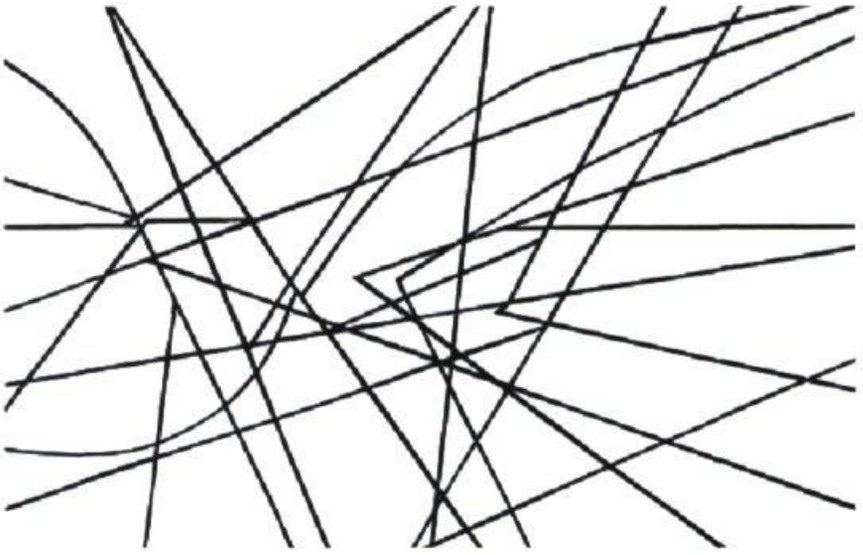
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Mythanalyse des liens

PAR HERVÉ **FISCHER**

> Hervé Fischer, *Autoportrait numérique*, 2000.

Les individus, les objets, comme les lettres de l'alphabet, existent distinctement les uns des autres. Sinon, nous serions emportés par la furie des chaos. Mais que seraient les hommes, les choses, les mots, sans les relations qui les lient ? Tout est lien. L'univers en est tissé, d'une manière ou d'une autre. Et tout lien suppose une discrimination entre l'un et l'autre, un écart ou un vide qui l'appelle. Beaucoup de philosophies ont opté pour les entités, les différences, grâce auxquelles – dit-on – nous pensons clairement et distinctement le monde et nous-mêmes. D'autres ont considéré plutôt les relations entre les êtres et entre les objets. C'est aussi ce que font les sciences dans l'élaboration des lois qu'elles énoncent. Mais toute relation suppose une énergie, une dynamique qui se tend, se construit. Le lien implique le mouvement, l'émotion, qu'elle soit d'affinité ou de répulsion. Le lien excite la sentimentalité. Lui répondra la Loi, qui classifie et met de l'ordre dans le désordre toujours possible des liens. Confucius, dès le VIe siècle avant notre ère occidentale, l'avait parfaitement compris, lui qui basa sa conception du monde et de la morale sur les liens. C'est aussi ce que font la syntaxe et la grammaire.

Amoureuse ou d'affaires, internationale ou personnelle, physique ou spirituelle, morale ou politique, la relation engendre. Elle a d'ailleurs toujours été sexuée, et c'est là qu'il faut en chercher l'origine, qui est biologique et mythique. Car en amont même des théories ontologiques, scientifiques ou sociales, de Pythagore à Giordano Bruno et à Newton, de Hegel à Husserl, qui en ont voulu prescrire les structures, le lien naît d'abord dans la matrice familiale. C'est la relation du nouveau-né avec sa mère et son père, et à travers eux avec la société qui fonde le lien comme expérience vivante. Dans *La société sur le divan : éléments de mythanalyse*, j'ai montré que notre matrice mentale, cette structure intériorisée des relations selon lesquelles nous pensons le monde et établissons la correction, la légitimité ou la vérité de nos jugements, nous vient directement de la matrice familiale. Toute logique est d'abord *bio-logique*.

Cette structure élémentaire, parce qu'elle est une expérience vécue, est incarnée dans notre cerveau. Elle prend statut de nature ou d'évidence, dont nous ne sommes même plus conscients lorsque nous pensons, lorsque nous jugeons, lorsque nous créons et agissons. Il s'agit d'un imaginaire qui est d'origine sociale. Mais parce qu'il est lié aux émotions du nouveau-né, incluant son anxiété alimentaire quotidienne, il est devenu inconscient. Celui qui l'étudie constate cependant que ces variations historiques sont en résonance régulière avec les évolutions sociales, notamment en ce qui concerne les transformations des structures et des idéologies familiales.

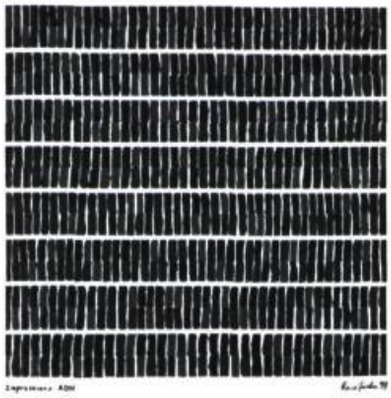
Et parce que les valeurs et les comportements de la mère et du père sont inscrits dans la matrice sociale à laquelle ils appartiennent, notre éducation – au sens d'une deuxième naissance – est profondément ancrée dans la société où nous venons au monde. Inversement, le monde vient à nous sous une forme, selon une structure, une logique, qui est le reflet direct de cette structure familiale élémentaire. La boucle est bouclée. Il est quasiment impossible de nous en libérer. Nous informons le monde selon les liens de la matrice familiale dans laquelle nous sommes formés et qui est elle-même le reflet des structures et des métaphores de notre société de naissance.

Nous pensons en liant des images. Il est impossible d'y échapper. Penser, c'est lier, délier, relier. Ce lien élémentaire, cette mise sous tension biologique, est la base de la structure au nom de laquelle se construit la logique de la pensée, qu'elle soit agrégative comme dans les idéogrammes chinois ou linéaire comme dans la pensée alphabétique. Autant sociologique que biologique, notre logique sera à son tour la matrice des liens selon lesquels nous construirons notre image du monde, notre culture, notre conception de la politique et de l'art.

Ce lien familial élémentaire est la base de la magie, comme des mathématiques et de l'informatique. Il est autant le fondement de la cybernétique que de l'alchimie, de la psychanalyse que de la mécanique quantique, de la sociologie que de l'histoire.

Cette matrice élémentaire a donc varié considérablement selon les époques et les sociétés. On en retrouve tous les effets dans la diversité des politiques, des religions, des sciences et des arts. C'est à ce niveau de l'inconscient mythique de notre société qu'on repère les liens fondamentaux de l'homme d'aujourd'hui au monde qu'il interprète. C'est dans l'analyse de ces mythes actualisés qu'on déchiffre les logiques des liens qui structurent notre image du monde. Il y a des résonances directes entre familles indivises, conjugales, éclatées, reconstituées, et nos cosmogonies, nos religions polythéistes ou monothéistes. La révolution copernicienne fut aussi une révolution politique. Le passage de la logique de participation (magique) à la logique identitaire (individualiste et rationnelle), puis aux logiques floues d'aujourd'hui reflète l'évolution historique de la matrice familiale. La relativité einsteinienne en est l'exemple par excellence.

C'est là qu'il faut chercher l'origine des polythéismes comme des monothéismes, de la magie comme de la science rationaliste, de la providence comme de la théorie des cordes en astronomie. La mise en évidence du type de lien invoqué est aussi sans doute le meilleur analyseur de l'histoire de la musique ou de l'architecture, de la peinture ou de la danse. Et il en est de même de l'évolution



> Hervé Fischer, *Autoportrait code-barres*, 2000.

> Hervé Fischer, *Impressions ADN*, 1999.

de nos astronomies centrées vers des astrophysiques éclatées, de notre hésitation entre un big bang unique et une multiplicité de big bangs dans notre univers.

Les métaphores actuelles, qu'il s'agisse des réseaux numériques, des hyperliens, de l'hypertexte, de ce que j'appelle l'*hyperweb* ou l'*hypernature*, reposent sur un renouvellement et une célébration des liens. Dans *La planète hyper*, j'ai tenté d'analyser l'impact des changements de structures mentales qui nous font passer de la pensée linéaire à la pensée en arabesque. J'ai fait le tour des diverses logiques, qui sont autant de systèmes institués pour gouverner les relations entre les objets et entre les êtres, et montré l'importance des nouvelles logiques des liens qui s'affirment aujourd'hui, y compris celles des chaos, de la sérendipité, de l'innovation, des masses ou du numérique, ou plus simplement des mœurs et de la politesse ordinaire. La mythanalyse – qui, à la différence de la mythologie, est l'analyse des mythes actuels – souligne le parallèle qu'on peut établir entre l'inconscient d'un individu et celui d'une société. L'inconscient individuel est une déclinaison de l'inconscient collectif, où il puise ses images et ses structures. On ne peut pas mettre une société sur le divan, mais on peut analyser son histoire, ses événements heureux et malheureux, ses désirs et ses frustrations, ses traumatismes, comme on analyse la biographie d'un patient individuel. L'inconscient d'un individu, tel que Freud a tenté d'en préciser la nature, demeure assez insaisissable et obscur. En revanche, le mythanalyste repère facilement, malgré le brouhaha médiatique, ou bruit social, les productions culturelles, les institutions religieuses et politiques, les idéologies providentialistes ou progressistes qui sont l'expression même de l'inconscient d'une société. Il semble que la plupart des gens ne s'étonnent pas de l'étrangeté de ces mythes qui déterminent leurs valeurs et leurs comportements. Par exemple, les croyants prennent leur imaginaire religieux pour la réalité. Ils jugent normal de voir des églises, de participer à des rituels. Ils sont inconscients que ces fabulations instituées par leur société relèveront un jour autant de la mythologie que les croyances et rites des Égyptiens ou des Grecs anciens, ou encore d'une société amazonienne qu'ils qualifient pourtant de « primitive ». Ils n'ont pas conscience que le progrès technologique, par lequel nous sommes aujourd'hui obsédés, relève du mythe grec de Prométhée, qu'il en est même l'actualisation forcenée. Ils ne voient pas la contradiction entre Prométhée et Dieu, les deux grands mythes fondateurs de l'Occident qui suscitent encore d'immenses tensions dans nos sociétés actuelles. C'est au plan de ces liens que se situe l'inconscient d'une société et, donc, l'origine de ses déséquilibres ou de ses forces créatrices. Je ne parle pas ici d'érudition mythologique, mais de nos imaginaires modernes, de nos débats de société actuels et de nos utopies les plus répandues.

Nous n'avons davantage conscience que ces mythes familiers sont des déclinaisons de la matrice familiale que j'évoquais plus haut. Car toute mythologie ancienne, comme tout système de mythes actuel, est une histoire de famille à laquelle nous adhérons d'autant plus qu'elle ébranle inévitablement nos émotions d'origine, nos sentimentalités archaïques de nouveau-né. Prométhée évoque le conflit avec Zeus – le père – dont il dérobe le feu pour le donner aux hommes. J'ai souligné dans *CyberProméthée, l'instinct de puissance* que Prométhée est aussi important qu'Éros et Thanatos, analysés par Freud. Il exprime la victoire des hommes sur leur dieu. Inversement, la figure mythique du dieu biblique exprime une soumission totale au père, que l'homme se doit d'adorer, au nom duquel il s'accuse, se flagelle, et dont il espère, en retour de sa courtisanerie obséquieuse, le paradis éternel. Étrange calcul ou pari, en fait, assez douteux !

Dans le domaine de l'art, le passage de l'espace iconique en deux dimensions (plus la dimension transcendantale) à la construction de la perspective euclidienne au moment de la Renaissance puis au retour à la composition en arabesque avec Gauguin et Matisse, l'invention du relativisme cubiste et aujourd'hui la mode de l'interactivité dans les arts numériques sont autant d'évolutions de l'espace plastique qui mettent en scène, ou en jeu, les structures et les valeurs du mythe élémentaire. Nous savons tous que l'interactivité, que mettent en œuvre les artistes dans des installations multimédias, n'est qu'un leurre tant elle est préprogrammée et limitée. Pourtant, elle séduit considérablement parce qu'elle donne l'illusion au spectateur de participer au processus de création de l'artiste, c'est-à-dire au mythe même de la création, qui est, pour le fils, la vertu enviable du père, du dieu créateur… et de l'artiste lui-même qui s'est arrogé ce droit suprême d'être un créateur.

Aujourd'hui, dans nos sociétés de masse et de réseaux, chacun de nous est identifié par un numéro, ce qui relève de la même idéologie instrumentale de gestion que celle des produits que nous consommons. Chacun a son ADN identitaire. Chacun se situe à l'intersection de réseaux d'influence qui le lient aux autres, à des sources d'information, à des systèmes de contrôle et d'influence. Chacun est traversé par les réseaux sociaux que ou qui tissent les masses.

C'est ce que j'évoque dans ces trois autoportraits.

Je ne peux me penser moi-même comme une monade, sans porte ni fenêtres, comme le disait Leibniz. Chacun de nous est un ensemble de réseaux entrecroisés : biologique, chimique, énergétique, matériel, historique, culturel, social, psychologique, numérique, etc. Les sciences humaines, comme celles du vivant, ne disent pas autre chose et ne cherchent pas autre chose. Ma pensée, ma recherche artistique et mon écriture explorent et élaborent des liens. C'est ce que souligne le préfixe *hyper*, si emblématique de notre époque. C'est aussi ce qu'annonce le titre même de cette revue : *Inter, art actuel*. ■

Les livres mentionnés dans le texte ont tous été publiés aux éditions VLB, Montréal.

Notice biographique

Artiste-philosophe, **Hervé Fischer** a été artiste invité du Pavillon français à la *Biennale de Venise* en 1976, invité spécial à la *Biennale de Sao Paulo* en 1981 et a participé à la *documenta 7* de Kassel en 1982. Il a eu des expositions personnelles aux Musées d'art contemporain de Sao Paulo en 1976, de Montréal (rétrospective) en 1981, de Mexico en 1983, de Buenos Aires en 2003, de Montevideo en 2004 et de Santiago du Chili en 2006. Il a publié notamment *Art et communication marginale* (Balland, 1974), *Théorie de l'art sociologique* (Casterman, 1976), *L'histoire de l'art est terminée* (Balland, 1981), *Citoyens-sculpteurs* (Segedo, 1981), *Le choc du numérique* (VLB, 2001 ; UNTREF, Argentine, 2002), *Nous serons des dieux* (VLB, 2006), *La société sur le divan : éléments de mythanalyse* (VLB, 2007) et *Québec imaginaire et Canada réel : l'avenir en suspens* (VLB, 2008).